

De 1998 à 2002, j'accompagnais fréquemment Siddik et ses frères aux confins du Dar-Four. Ces tagirs (Marchands) de la région de Dongola, héritiers des gellabs du XIXème siècle, y parcouraient les marchés camelins. Ils y constituaient d'importants troupes à fin de les faire conduire et vendre en Égypte par la Darb al Arba'in.

En décembre 2001, Hafez, membre charismatique de la tribu Rezeigat du Dar-Four Ouest, commandait pour la première fois la caravane. Rompu depuis dix ans à la vie de chamelier en désert libyque et au tracé contemporain de la Piste des Quarante, Il accédait à cette occasion au rang emblématique de « Rhabir » (guide, chef et escorte de caravanes).

Récit de Voyage sur la Darb al Arba'in

GENEINA

L'employé de sécurité à l'entrée de Geneina vise longuement mon laissez-passer et photo-permit, inspecte mon passeport, garde les photocopies d'usage. Il disparaît avec l'original du travel-permit. Le chef du poste connaît la maison de Sheriff. Il me charge à l'arrière du pick-up, « *c'est sur son chemin !...* ». Je pénètre dans une large cour. Une longue maison en briques effritées sort de son sommeil. Un jeune garçon me salue, prend mon sac, n'invite à le suivre dans la première pièce, m'indique un des nombreux lits, tire un gobelet inox d'une cruche en terre, me la tend : « *feddel !* » « *sois le bienvenu !* », puis disparaît. Sheriff Tazura Zien interrompt mon sommeil un verre de thé à la main « *que la paix soit sur toi khawaja... restes allongé... dors... repose toi... tu boira plus tard... d'ou viens tu ? comment t'appelles tu ?* » un Land-Rover série deux franchit le portail, aussitôt refermé par le gamin. Je reconnais Mohamed Sheriff Tazoura par mis les passagers. Il me tend les bras, nous nous étreignons. « *Par dieu... toi ici... que dieu sois loué... que fais tu ici ? sois le bienvenu... assieds toi...* »

« *as tu apporté les photos de moi en egypte à draw, au marché ? montres les moi ... par dieu, comment est tu venu ?* ». J'identifie facilement Mounzir, portrait craché de son frère, Siddik. Je lui tend la lettre de Mahdi leur aîné. Après une moue de désapprobation, Mounzir hoche la tête « *d'accord... nous partons demain... à ommra de là bas... tu voyageras avec mon troupeau... jusqu'au pays de Hafez... s'il plait à dieu !* » un néon crépite au dessus des tapis, entouré de geckos attentifs au festin d'insectes à venir avec la nuit. Les jeunes fils de sheriff quittent la prière avant les aînés. Reviennent les bras cachés de grands plateaux de fer blanc. Sheriff nous partage un « Acha » de gourrassa et légumes en sauce. Suivent de grands bols de kissera baignées de lait et miel.

Rien ne relate la journée, nous traînons lassivement entre siestes et repas, la chaleur ralentit les pouls, endort les esprits, dure. Deux moteurs calent devant la porte, Mounzir se lève « *yalla ! on y va !* ». Nous sautons à l'arrière. Premier barrage militaire aux faubourgs de la ville. Une centaine d'uniformes verts inspectent les véhicules dans les deux sens. Un soldat Four me demande ou je vais. « *Nyala ?!...pas par là étranger... c'est à l'opposé...* » Un officier plus clair de peau approche, me tend ouverte sa main droite, demande mes laissez passer. Mounzir sort de l'habitacle, salue affablement autant qu'assurément l'officier. « *tu es dongolaoui n'est ce pas... d'ou est tu ?* » « *moi aussi... je suis d'à côté... je suis tagir... nos passons par saraf'omra... pas de problèmes... il est avec moi... ensuite nous allons ensemble à nyala.* »

la piste chahute le petit convoi de deux pick-ups. Chacun s'impose, creuse sa place au milieu des tas de sacs, de fessiers et de pieds. Je profite de la halte-prière pour camper le toit au centre. Trois hommes s'y glissent par le côté, je me cramponne de tous mes doigts. Les deux escortes militaires assignés à chaque Toyota montrent ostentatoirement leur kalashs, comme pour prévenir. Nous roulons dans l'obscurité fraîche. Les phares compriment les reliefs de la piste, éteignent la voie lactée. Les passagers s'amarrent à la tôle, à l'écoute des ratés du moteur.

Échouons sur un plateau. L'extinction des feux de route laisse apparaître la forme carrée d'une bâtisse en dur. Des silhouettes armés entourent aussitôt nonchalamment les deux voitures. Ne

posons au poste de Umnaima que le temps d'une prière, partagée entre commerçants, soldats, et chauffeurs. Reprenons les ornières dans le froid. Immas et écharpes nouent les têtes, entourent les épaules. Une escorte fait passer le mot au chauffeur de ralentir. Il saute et court en petites foulées vers l'obscurité. Les autres soldats l'imitent tour à tour à chaque nouvelle baisse de régime. Au dernier, nous stoppons devant des huttes de paille. Des hommes et femmes s'étirent, quittent leurs paillasses, attisent des braises. Les passagers ankylosés emportent leurs biens sous les cahutes, se rassemblent autour des âtres, saisissent des verres de thé, puis s'étendent en rangs d'ognons. Les premiers ronflements couvrent les dernières conversations.

Les lueurs d'un large feu agacent l'horizon endormi à plusieurs centaines de mètres. Mes co-voituriers assoupis et sacs confiés au sommeil de Mounzir, je marche vers la lumière. Une dizaine de huttes en bon état, rondes au toit pointu typique de la région entourent le feu déserté. J'avance lentement près des braises vives. Quelques enfants d'une dizaine d'années sortent des coulisses de la nuit, m'approchent, me saluent inquiets, le demi-cercle qu'ils forment s'ouvre, m'invite vers la chaleur. D'autres sortent de l'ombre, plus jeunes. Le plus âgé me propose une natte en sac de plastique tressé découpé, puis de l'eau dans une boîte de conserve déformée rouillée. Peu à peu le silence d'une centaine d'enfants de un à huit ans entoure le brasier ; timides ; absents. Les plus âgés prennent soin de ceux en bas âge. Je demande s'il y a des filles. « *non* » me répond fermement le chef, l'aîné. Les langues se délient en murmures aigus avec le temps, quelques petits m'approchent. Le chef s'assoit à ma droite, quelques très jeunes à gauche. Je joue avec eux de mimes silencieux. Un calme règne, comme une veille. La scène ressemble à une cérémonie improvisée, accomplie avec gravité, intemporalité. Un chaudron difforme trône au centre du brasier. Une eau blanchâtre y bout, quelques os et cartilages mous flottent sur les remous. Les enfants posent des galettes de pâte au bord du tapis de tisons, sur les cendres puis les poussent sous les braises. L'un retire son morceau et vient me le tendre « *feddel !* ». je refuse tout doucement, l'invite à s'en nourrir, puis devant son embarras, le rompt en trois ; lui propose un morceau, l'autre à son voisin. Nous échangeons des regards en partageant le pain compact et chaud de farine et d'eau. L'aîné me dit ne pas être d'ici, que « *les familles sont loin... travaillent loin... tchad... problème... sait pas où ils sont... ici depuis longtemps... sais pas...* » Un petit me confie un nourrisson. une société de petits enfants reproduit les schémas de celle des adultes. Les cendres tiédissent ; apaisent les braises, calment mes frissons. Tous revêtent des loques. Certains entament un jeu, un timide chahut, presque aussitôt interrompu par de plus âgés. Certains m'approchent, rompent l'espace vide entre les aînés, moi et l'assemblée autour du brasier moins lumineux, me touchent me regardent de près, curieux, impassibles. les plus jeunes en âge de marcher sont plus gaillards, me prennent la main en silence ou parlent bas. Beaucoup chuchotent entre eux en me regardant de biais. Les braises faillissent malgré l'apport de bois. Je me lève et salue, certains engagent un recul. L'aîné et deux lieutenants me serrent la main droitement. Puis la portent à leur cœur. Je leur dit, que je reviendrai demain matin. « *s'il plait à dieu* » poursuit l'aîné. Je me retourne plusieurs fois en quittant le lieu, certains répondent à mon salut. Les trois amis me raccompagnent jusqu'à la limite de la dernière hutte. J'y distingue des fillettes cachées dans l'ombre de l'ancre, leurs pupilles renvoient un reflet du feu à la façon de certains animaux la nuit. Je rejoins les dormeurs. Quittons Umdelba à l'aube réchauffés de thé et beignets d'arachide au sucre. Les escortes réapparaissent sur la piste.

Marché de SARAF'OMRA

Le pick-up cale au milieu d'une vaste place de terre battue ceinte de paillotes ouvertes au vent. Des bras d'arbres dénudés, plantées éparses verticales suggèrent le squelette d'un décor provisoire. Nous rallions un brasero de fer. Une femme obligée nous y rejoint, remplit sa bouilloire sans la regarder, les yeux dans l'air. Des hauteurs. Arrivée de voitures, quelques camions surpeuplés d'hommes, de sacs en jute et plastique, de farine, couvertures, thé, café, sucre, sel, épices, bidons, étoffes, chaussures, femmes et enfants. Saraf'Ommra s'anime peu à peu en marché. Les arbustes manchots s'habillent lentement, dessinent des allées, à mesure que leur nudité s'estompe sous les denrées. Une petite caravane d'hommes et de femmes se cache sous une baraque en coulisses, les femmes montent à cru, des dromadaires chargés de petites cages en bois, de peaux de chèvres, paillasses enroulées, litières en cuir tressé, bidons et bouteilles d'huile, miel, outrepassés, un chèvre.

Une odeur connue de goudron mêlé huile de fœtus m'attire vers des fouets en peau d'hippopotame, deux hommes étalent une trentaine de selles de prix ouvragées de bois orange, des sangles de cuir cloutés, pendent, mêlés à des lassos de rennes en cuir tressés, au dessus de tthoffas, coussins de dessous selle

encore vides de crin. Les tagirs entament le ballet. Par petits groupes, ils visitent les élus des troupeaux Rezeigats, encore gavés de la saison humide. leurs gellabias et immas repassées tranchent des séruals poussiéreux des nomades Rezeigats. Les palabres de négoce se mêlent dans un faible brouhaha. Deux silhouettes blanches s'étreignent, tournoient séparément, se rapprochent, puis ensemble changent de : l'un agite ses manches, l'autre une baguette, ôte l'entrave, soulève un antérieur. Un attroupement blanc enrobe ; s'accroupit, l'un se relève, pointe l'index au ciel, fouette l'animal, tourne les talons, d'autres les rejoignent, prennent leur main droite, les rassemblent. l'un offre ses paumes, agite la tête. Un autre saisit la main, le hale plus loin. Une chaleur sèche tait le tapis animal. Nos ombres quittent nos pieds. Le hazzan annonce la fraîcheur. Les hommes cherchent l'eau, trois fois les mains trois fois les pieds, les oreilles, les narines, la bouche, et de nouveau les mains, puis attendent recueillis, en rangs dressés vers l'est. Mourad veut pas de moi sur les pistes frontalières au « Téchad » et Centrafrique le long desquelles il grossit ses troupeaux. « *caap chedid ! trop dangereux* », et refuse de m'emmener. Je rallierai Nyala plus tard directement de Misteriha avec le petit troupeau acheté à Saraf'Omra, Hafez convoiera les achats de Mourad Forobrenga vers Nyala. Rendez vous dans trois semaines chez Zaccaria, s'il plaît à dieu.

Lumière au zenith, Mounzir commande mon départ sur le champ, « *avant que le marché ne se vide... idriss va mener le troupeau à hafez... dans deux jours...tu sera à mister'ha...s'il plaît à dieu !* ». Mes sacs ont déjà été enfouis dans de grands paniers de cuir. Une selle de bât hâtivement arrimée sur une bosse. Le visage entier recouvert d'une imma, je marche entre les bêtes resserrées. Mes pas se confondent dans les leurs. La poussière cache la peau de mes pieds. Accélérons la cadence, passons la dernière habitation. Idriss en tête baraque ma monture puis la sienne. A mon passage, me tend la bride, enfourche son dromadaire. Son fouet claque derrière le petit troupeau. Fuyons au trot sans nous retourner.

Nyala

Hafez arrive de Foroborenga deux jours plus tôt que prévu. Je l'accompagne au large de Nyala, au milieu d'un pâturage d'herbe jaunie loué par Mounzir. L'audace de ce dernier à fréquenter les marchés frontaliers lui vaut autant le respect des marchands, que ses origines Ansar, la famille aristocratique historique du Soudan ; celle du Mahdi, vainqueur de Gordon Pasha, l'anglais défait. La négociation du fourrage se clôt au milieu de l'herbage. Les dromadaires s'y repaîtront pendant une semaine le temps de grossir le troupeau sur les marchés locaux. Mounzir se réjouit. Les bêtes achetées bon marché à la frontière du Tchad arrivent en pleine forme. Peu se risquent sur ces repaires de brigands, mais pour peu d'embaucher de bonnes gâchettes, le pari paie. « *La semaine dernière sur la piste des quarante... il y a eu trois attaques... entre les Zaghawa... les Rezeigat et le gouvernement. On ne sait pas vraiment ce qui s'est passé... six militaires sont tombés dans une embuscade... on les a retrouvé morts dans la voiture.* » « *avec Hafez... c'est mieux* » me lance Mounzir. « *et plus sûr qu'avec deux escortes normales... à lui seul il peut éliminer dix à vingt hommes. La plupart ont des kalashs... mais ne savent pas s'en servir... ils tirent en rafales n'importe où...Hafez lui il sait !* »

Retour à la ville jusqu'aux premières habitations de pisée. Celle d'un cousin abritera nos montures, tenues et autres accessoires de brousse indésirables en ville. Mounzir nous y cueille en pick up, et nous charrie sur le Marché aux dromadaires. Hafez lui dicte la liste des courses : farine de sorgho deux sacs de cent kilo, miel, un quart de gallon, biscuits, oignons, un sac, huile, un gallon, thé, demi chowal, sucre, un sac, cartouches, cinquante des rouges, allumettes, dix boîtes, savon, trois, tomates séchées, deux chowals, sel, un demi, poivre, cumin, piment, coriandre, un sachet, ail, kilo, vingt mètres de corde plastique, une peau de vache épaisse mais souple, six outres déjà dé tannées, pas le temps d'en tremper en route.

Mounzir traite avec les familles nomades une à une l'achat des troupeaux, tête par tête. Hafez lui, promène sa liste de denrées auprès des boutiquiers lettrés du marché aux bestiaux, puis reçoit sous une des nombreuses raakouba de paille qui ceinturent le marché. A force de thé et café il constitue un renfort d'équipe en vue de la traversée. Beaucoup de Rezeigats se succèdent autour de lui. Les conversations voyagent autour des familles, évitent l'argent, les détails, l'itinéraire, le campement. Ni caravane, ni chameaux. La paillote résonne de récits héroïques à l'avantage des prétendants au travail, et de leur famille, proche de celle du clan de Hafez. Une jeune femme vient prêter main forte à la première aux bouilloires, alimente la séduction grisée par l'agitation générale. certains évoquent la nuit proche, le marché matinal de demain, la longue distance qui les sépare du foyer. Les plus hardis manifestent le confort des nattes de paille, d'autres l'hypothétique menu du

soir. Nous traînons peu en ville. Une peau claire dépasse de ma tunique qui attire une attention suspecte. Hafez achète ainsi seul mon nouvel équipement, une selle de prix plus adaptée à l'exercice photographique et mes deux montures. Une fois au complet, le crépuscule nous autorise à glisser hors du marché de Nyala vers le nord. Le frère du cousin nous restitue en douce armes munitions et fouets.

Regagnons le campement de nuit, en tenue camouflage, kalash en bandoulière. La pénombre me confère une silhouette de chamelier, ou des commandos des forces spéciales qui sillonnent le bush en selle. Franchissons les check points en marge de la piste par un large salut du bras droit. Tijiani et Zanussi nous reçoivent autour de faibles flammèches. Buvons, bavassons. Des coups de feu retentissent. Tous se lèvent d'un saut. Des feux se sont éteints alentour. Un véhicule au loin a fait de même. Hafez revient nonchalant, conclut à une fête, envoie une salve de balles traçantes en guise de salut. Nous Partageons une acha de pain, lait et sucre. Dernier repos avant le sommeil. Chacun prend son quart de veille, le froid envahit le sol.

TIKKA

Premier jour

Mounzir nerveux nous retrouve pour un dernier comptage. Un chameau donne des signes de faiblesse. Il défèque mou et vert. Hafez envahit l'enclos de ronces au galop. Il acheminait tôt ce matin les douze dernières bêtes achetées hier au marché zariba de Nyala. Commis chamelier pour l'heure Hafez les ligote en hâte pour le marquage au fer, essuie d'un revers du poignet les odeurs de roussi sur sa barbe. Mounzir salue son retard, il a convoyé des munitions pour nous avant l'aube, et les réserves de farine de sorgho, qui nous feront roter quotidiennement trois fois par jour et sans complexe durant six semaines. Un Tagir approche. Il convoie cinquante-quatre têtes à Arguin, propose de faire route ensemble. Il a embauché peu d'hommes, mais tous armés. Acceptons. Il présente fièrement Jamaaoun son guide, qui connaît de désert et les montagnes comme son propre corps au point d'y mener tout le monde les yeux fermés. Il gage qu'avec lui, nous gagnerons du temps et Mounzir de l'argent. Hafez acquiesce de grommellements distancés. fait mine d'occupations prioritaires. Le compte fait, selles sanglées, Hafez devenu guide ordonne fièrement le départ. Il regarde sa montre quartz « Onze heures ! », plein soleil. Un vent du nord nous rafraîchit à trois mètres du sol. Les troupeaux tranchent à peine les premières collines jaunies, que deux escortes donnent l'alerte. deux coups un arrêt. Le dromadaire suspect traîne ,il va retarder la marche. Hafez juge rapidement le coup de grâce, sans pouvoir masquer le contentement de se savoir carnivore pour les trois ou quatre jours à venir. Il égorge l'animal malade. Gardons les plus gros quartiers de viande et la graisse de la bosse, vendons les restes à deux nomades. Allure au pas, nous parcourons lentement quinze kilomètres. Le premier campement se pose à Domma. Hafez cuisine la viande, tendre et parfumée. Le campement installé dans un wadi asséché semble inventé pour une brochure de voyages de luxe, je ne sais pas encore ce premier soir de route, qu'à l'avenir nous n'étalerons plus nos tapis a la faveur de la lumière. Chacun prend son quart de garde, kalash a l'épaule, cartouchières et talismans en bandoulière. Tant que nous n'aurons pas quitté le Darfour, il faudra craindre les attaques des Massalits et Meidobs, mais surtout des Zaghawas. Cette tribu noire ennemie jurée des Rezeigats, qui leur attribuent toutes les légendes propres aux guerriers sanguinaires.

DOMMA

Second jour

Posons pour le rhada en bordure d'un wadi, à Ferrchu N12.39703 E25.06375-2326ft. Un vieil homme arrive menaçant. Il parle fort et agite beaucoup les bras des méfaits des chameaux à proximité de ses champs. Hafez l'invite à boire et manger. L'homme ne se fait pas prier et s'apaise vite. Il dévore la viande du chameau égorgé la veille, taille une branche, embroche une quinzaine de morceaux, termine l'acida, finit la théière, se lève et s'en va sans mot dire, brochette à la main. Hafez accroche ses sacs aux pommeaux de sa selle « *c'est un paysan four... il ne voulait pas de problèmes...il avait senti l'odeur de la viande !...* » Traversons une mer de collines jaunies, sans arbre aucun. Hafez m'interdit de marcher dans l'obscurité avant le désert de sable. Il montre du doigt l'échappée des silhouettes sombres de serpents, qui fuient le martèlement du troupeau, me rappelle aux cicatrices de Hamid son cadet, à la peau brûlée, tendue sèche sur ses os sans muscles. Progressons au delà de la lune levée. NITEGA

Troisième jour

Les cent cinquante trois bestioles progressent lentement. Une végétation abondante les incite à indocilité. Ne posons pas souvent pied entre le lever et coucher. Hafez me confie rareté et incertitude des puits à venir, qui se gagnent avant les autres équipées. *« Il faut au plus vite quitter le darfour et les voleurs... plus tôt nous gagnerons la destination... moins de bêtes mourront. »* Il faut venir à bout des mille sept cent kilomètres qui nous séparent de l'Égypte.

La voix de Jamaaoun retentit de loin. Il ne convainc ni ne rassemble, pas même ses propres hommes. Ses phrases leitmotivs se répètent à l'ennui. Elles promènent son écho le long du cortège, comme une plaisanterie à son insu. *« baad daaaa ! »* (après ça).... *Vous allez voir... la forme de la montagne sur votre épaule gauche... baaaad daaaa... il faut prendre au milieu de la troisième... par dieu je l'ai traversé vingt fois...baaad daaaa... plein nord deux jours.....baad daaa....il y a deux wadis... par dieu je connais le bon.....baaad daaa !..... »*

Accompagne Hafez le plus souvent possible lorsqu'il s'écarte de la troupe. Une échappée en quête de lait nous halte au campement d'une famille nomade Rezeigat. Le fer blanc n'y a encore supplanté ni terre cuite ni cuir ni bois travaillés. Tentes et acacias alternés forment une enceinte ovale. Les femmes en sortent à notre rencontre, demandent du savon, des épices, du *saulsaul*, poudre de tomate séchées. Baraquons. Hafez leur en cède une large poignée. Aicha Abdel Rohan Mohammad accepte un portrait avec son très jeune fils. Trois hommes arrivent, saluent longuement ; insistent chaleureusement à nous servir un thé, un café. Les femmes se retirent. Aicha approche, une guirba demi pleine pendue à son bras droit, qu'elle abandonne à un rezeigui. Versons le lait dans la mienne, saluons de refus, main droite sur la poitrine.

Hafez prononce le premier des versés sacrés "*bismillah al rahman al rahim*" *« au nom de dieu le très miséricordieux, le tout miséricordieux ! »* à chaque fois qu'il pose sa selle sur une bosse, ou enjambe sa monture. La phrase sacrée se réduit à cette occasion au simple "*Bismillah*" qui ouvre le partage d'un repas, d'une outre, d'une prière. Deux heures de trot nous ramènent à la caravane.

Quatrième jour

Abboucha se propose à la corvée d'eau. Ahmed nous escorte. Pas d'expéditions sans armes sur ce territoire. Deux femmes s'affairent au remplissage de bidons au milieu d'un large wadi, au bord d'un trou profond étayé de troncs. A l'approche, leurs traits révèlent leur appartenance tribale. L'une, Rezeiguiya lâche une peau au fond du puit, tire mécaniquement la corde, verse l'eau, recommence. L'autre, Zaghawya. accroupie à deux mètres entre deux bidons vides, lui déverse un monologue assuré. Comme trop essoufflée pour participer à une conversation, la première acquiesce de répétitifs *« hun »* au rythme des coudées. Sommes accueillis à leur proximité par un homme jeune en uniforme camouflage oasis. la couleur de sa peau et ses traits fins sans équivoque raidissent mes compagnons. Il approche nonchalamment, salue mollement notre arrivée, *« la paix soit sur toi étranger... que fais tu ici... tu travailles pour le gouvernement ? je m'appelle awatif abdallah el amir ...comment t'appelles tu ? »* Il ne semble pas armé, et seul de sa tribu ici avec sa sœur. Abbouche se détend, m'aide à remplir mes outres, puis les siennes. Le zaghawi se lève en silence, nous aide à porter les outres pleines, les accrocher autours des pommeaux de selles. Mohamed reste en arrière. Traversons d'immenses territoires de cultures flanquées aux versants de plateaux arrondis. Les récoltes récentes y ont abandonné de larges étendues jaunes sur les coteaux sud. Un chemin formé de haies de ronces oblige silencieusement l'accès à l'écart des champs couchés de paille.

Le vent seul parle, Hafez s'absente quérir de l'eau propre. Celle de ce matin ressemble à du café, imbuvable. Il maugrée de Mounzir et de l'outre neuve mal tannée qu'il lui a acheté en ville.

Il nous rejoint accompagné de deux caravanes escortées chacune de trois hommes armés. Nous comptons désormais trois cent cinquante têtes. Hafez souffle, il attendait Ad Tayeb Bachir, aujourd'hui, à peu près à cet endroit. Il me célèbre Ad Tayeb comme le meilleur guide et escorte qu'il connaît, meilleur que lui, qui sait bien sa famille, Mohamed son père, Madriti sa mère, et aussi ses sœurs. Ils sont amis depuis longtemps. Sommes au complet, pouvons nous élaner sur la piste, plus besoin de traîner. *« il y a cinq jours... les zaghawas ont attaqué trois voitures de police... ils ont*

tué les treize policiers... tous armés de kalach !... si on est nombreux... on aura moins de problèmes... » Comptons désormais trois cent cinquante trois têtes.

EDLBEDDA

Cinquième jour

Départ très tôt, avant l'aube. Progressons lentement sur un plateau. Dominons toute la matinée le territoire Zeyadeya. Hafez prend garde à ne laisser les troupeaux empiéter sur les espaces de cultures très nombreux, et secs récoltés il y a peu. N13.24356 E25.89747-2189ft. Un homme s'affaire au milieu d'épines d'acacias. Ses vêtements déchirés à la tâche, il recueille les pépites de gomme arabique qui perlent le long des branches à l'aide d'un très long et fin bâton. Sa gaule de fortune, flanquée à son extrémité du même tranchant en forme de croissant qu'utilisent les paysans du Kordofan, l'aide à atteindre les gouttes de sève sans trop se blesser. « *ahmed abdullah ahmed... jawami tidjamé... je prend la gomme de ces arbres... je la vend à un marchand de fasher... prends en étranger... donnes en à tes amis arabes... ils aiment beaucoup ça !* » La distribution reçoit une franche approbation, qui rend muets les suceurs de friandises toute l'après midi.

Affublé de son manteau d'officier gris, ceinturé de cartouchières, de hidjabs et d'une écharpe grise sur la tête en guise de imma, Hafez prend l'allure d'un meneur de troupe au combat.

Ses ordres jaillissent, secs, brefs. Il les profère à mots rapides, toujours en mouvement lui-même. Présent à chaque détail et besogne, il s'affaire à toute les tâches de chaque niveau de la hiérarchie. Cuisine, harnache, hache, entrave, vaccine, fouette, rabat. Il incarne à lui seul l'énergie du groupe. N'avons déclaré aucun troupeau. Mounzir et les autres marchands refusent de payer les nouvelles taxes, encore plus lourdes. Au pire, soudoyer les officiers coûte moins cher. Obligation de contourner de très près le poste de police du col ; passage obligé de la piste vers El Fasher. Les militaires en profitent toujours pour racketter les guides et escortes. Devons les éviter de silence. Hafez diffuse la consigne à mots étouffés. De bouche à oreille, se transmet l'ordre de taire la présence des bêtes, comme celle les hommes. Attendons la nuit. Glissons à tâtons entre le crépuscule et le lever de lune. Au moment de franchir la piste, deux paires de phares pointent au loin, plein Est. Hafez aux commandes en tête stoppe ; fait rebrousser chemin aux premiers.

Laissons passer deux camions à trois cent mètres au sud de la ligne d'ornières sèches de la piste de Fasher. Les rengaines des deux postes radio-cassettes se superposent un moment aux assauts des boîtes de vitesses. Les faisceaux du second monstre traquent le Darfour Ouest. Aussitôt passé le feu des phares du dernier camion, Hafez lance sa monture à l'assaut du but au delà du chemin, suivi en désordre par la horde muette transfuge, le tout couvert par le vacarme du convoi motorisé. Aussitôt passé le chemin, Hafez veille à faire reformer les troupeaux. Esquivons le poste de police entre deux encres. « *plus tôt on aura quitté cette région mieux cela sera ... la semaine dernière... des zaghawas ont attaqué deux caravanes... ils ont tué tous les hommes et volé les deux cent chameaux !* »

Sixième jour

Matin difficile. Zanussi appelle plusieurs fois au réveil sans succès. Il entonne alors, seul face au froid, l'appel à la prière à voix hautement intelligible. Les grognements des dormeurs y répondent comme obligés. « *bismillah...* » puis en eux même....Traînent leurs fragiles couvertures vers les braises, promesses de thé. La caravane s'ébranle d'un pas lent. La fatigue s'étire sous chaque pas, en silence.

Septième jour

Pénétrons dans la cuve du « Gebel Abyad » la montagne blanche, immense cratère en partie fertile. Sur les flancs un garçon, garde seul une centaine de moutons... Ahmed Mohamed Amaoud, « *...sais pas mon âge... ne sait pas lire ... kabbachi ... clan ôm... ma famille campe à trois jours de marche... vers l'est...* ». L'accès s'effectue au sud-est par une pente douce. Les chameliers manifestent leur enthousiasme devant le panorama. Certains grimpent, et saluent la beauté d'une prière du haut d'un rocher. La halte du rhada se pose au pied du Gebel Bair ; Un cône pointu, qui s'élève au centre de l'assiette. Séance de tir ; les armes allemandes mesurent leur précision aux chinoises. Quel que soit l'événement, la caravane ne s'arrête jamais, seulement aux repas et camps. Certains partent, la quittent tôt le matin, et rejoignent à la halte de midi, offrent l'eau claire trouvée dans un village. Abboucha en a profité pour acheter des cigarettes des biscuits et du riz à la commande de Hafez. Au coucher du soleil, Abbouch hurle à l'autre troupeau de la caravane : « *y a prière ou pas*

prière ? » sans réponse, baraque sa monture, se déchausse, essuie ses pieds de quelques poignées de sable tout en commençant à entonner l'ouverture de la prière. Hafez et Zanussi enchaînent en Coran, le thé refroidit, les autres sont partis ... finir la prière et le thé, ensuite reprendre la piste. Longue fin de journée prolongée en monte jusqu'à loin dans la nuit. Une fois la halte résonnée au long du cortège, aucune parole ne se répand avant que tous aient défaits leurs montures, entravés leurs chameaux et posé une bouilloire sur le feu. La fatigue pénètre, s'installe, elle habite les silences autant des chameaux que des hommes. Tous souffrent du froid en selle, seuls les guides et escortes, en habitués, portent les tenues adéquates, acquises au contact de l'armée.

Huitième jour

Au comptage du matin une entrave manque à jamaaoun.. Il parcourt arrogant et accusateur le troupeau de Hafez *« où est le chameau ... il me manque un chameau... où est-il ? »*
« il y a cinq jours des voleurs ont attaqué trois voitures de police ils ont tué les treize policiers tous armés de kalachs ...ici une kalach ça s'appelle mangousto ! mais moi j'ai une kalach américaine une 7.62.M M14 winchester american riffle...chargeur à vingt-deux balles c'est beaucoup mieux ! ... ici dans deux jours... plus de zaghawa. On va pouvoir enlever les hidjabs... on arrive en territoire kababish... eux... ils sont moins dangereux... dès qu'ils voient une kalash... ils se calment...c'est depuis qu'il y a eu un massacre...une famille kababish avait croisé deux rezeigats et leurs troupeau... ils leur ont demandé de leur en donner quatre chameaux... les rezeigats ont refusé... alors... ils ont tué les quatre chameaux...les rezeigats ont sorti leurs kalashs... ont tué quelques chameaux des kababishs... avant de se faire tuer...une semaine plus tard...trente Rezeigat sont venus les venger... ils ont tué tous les kababishs responsables...depuis...par dieu... les kababishs ne font plus de problème avec les rezeigats... en plus on n'aime pas les problèmes entre arabes.C'est pas comme avec les zaghawas... Ils sont dangereux et ils ont beaucoup d'armes... Au printemps dernier... ils ont tué quinze rezeigat de mon village à misteriha... ils sont venus à cheval... nous... on en a tué quatre vingt quatorze...avant c'était pas possible d'avoir des armes comme ça dans le désert, c'est depuis ce gouvernement que ça dégénère, y'a de plus en plus d'argent, mais tout coûte plus cher... c'était mieux avec Nimeiri, on avait moins mais ça suffisait pour nourrir beaucoup de familles nombreuses ... maintenant...seules les huiles sont riches...par dieu...eux seuls profitent de l'argent du pays... ».

Neuvième jour

les arbres se raréfient. Nous abordons le Qoz du Kordofan, plaine immense et plate. Hafez quitte la caravane pour le marché de Um Bettetir. A un jour de monte. Jama'oun indique la direction du point d'eau où abreuver les bêtes avant le désert, s'élance seul au devant d'une petite méharée de Kabbachis, palabre quelques minutes, cède quelques poignées de dattes, puis rattrape la caravane au trot. Il prend un air grave, soupire, nous annonce que le puits prévu est à sec, mais connaît un point d'eau creusé qui fera l'affaire... Sans objection des autres, il guide les troupeaux plus loin... Arrivons à un puits motorisé, des enclos d'épineux tracent un itinéraire vers de larges réservoirs en ciment. L'odeur aqueuse affole les bêtes. Abboucha retient notre troupeau. Il manifeste son mécontentement, baraque et descend vers l'arrivée d'eau ou campe un homme noir, un Jawama. Les hommes sortent leurs armes et négocient le prix de l'eau. Le propriétaire demande cinquante-cinq... pour chaque cent bêtes. Les mots s'en mêlent, le ton monte sur la commission que Jama'oun touche sûrement à cet endroit. Abboucha prend l'initiative. Quittons la troupe, emmenons notre troupeau. Allons comme prévu par Hafez et selon les souhaits de Mounzir au puits Manuel à une heure en arrière.

Osman

« ...j'ai quarante-cinq ans, j'avais quatre femmes mais j'en ai répudié une. Je suis garçon chamelier c'est la quatrième fois que je fais l'histoire des quarante. J'ai dix enfants, j'ai épousé une nouvelle femme chaque cinq ans. Il m'en reste trois, ça va comme ça » Hafez nous rejoint, deux chameaux tirent une corde, pour soulever la peau pleine de quelques litres d'eau des trente mètres de fond. Le propriétaire demande vingt-cinq mille pour une eau abondante, jusqu'à satiété du troupeau. Le jour tombe au moment de s'installer. Hafez avoue que les locaux lui déconseillent de camper à cet endroit, la population y est selon eux peu recommandable et hostile aux caravanes. Il ordonne le départ pour un peu plus loin. L'un peu plus loin nous posera quatre heures et plusieurs balles

traçantes vertes plus tard au camp de Ad Tayeb. Le vent froid et fort glace les voix. Progressons vite. Campons en pagaille, mangeons. Commencent les tours de garde.

Dixième jour

La fatigue pèse sur chacun. La prière matinale résonne sans entrain. Nous levons le camp. une bête manque à Hafez. Il veut rattraper le retard d'hier. Ordonne l'inspection des alentours sans attendre. Je pars très en avance devant, halte pour un point. Le troupeau part tous azimuts, Hafez semble avoir perdu la boussole. Cap nord ouest alors que nous devons passer Amrat el Cheickh en progressant nord est. Une heure plus tard, nous passons le campement de Jama'oun. Hafez s'y arrête. Le troupeau progresse sans lui. Hafez nous retrouve. Une bête le devance affolée. Il la pousse dans la troupe d'un grand claquement de cuir, s'active seul autour du troupeau, crie, fouette, travaille au trot d'un côté à l'autre, me répond : *« cet homme-là n'est pas bon...mauvais... hier il m'a volé un chameau... sans rien dire...Il pensait que je ne verrai rien... Il est mauvais... il a pris un chameau de mounzir ... il croyait que personne ne verrait la marque...regarde ...la marque est légère...»* Trois heures de route calment sa rage. Il a pris les commandes de la caravane, il décide désormais, seul de l'azimut. Le troupeau de Jama'oun reste en arrière, loin derrière. Hafez commande une pause longue avant le Sahara. *« c'est la dernière occasion de faire paître les chameaux... ce soir nous dormirons tôt s'il plait à dieu ! »*

Onzième jour

Contrairement aux jours passés, ne cédon pas notre tour, gardons la tête de la caravane. Jamaaoun reste en arrière. Nous croisons des troupeaux en liberté. Quittons les reliefs du Darfour pour l'immense plaine du Kordofan. Hafez toujours animé par une étrange énergie court les lapins Zanooussi part chercher du lait de chamelle chez des Kababich. Stoppons au sommet d'un Oz. Voyons loin à plus de cinquante kilomètres à la ronde. Ordre d'arrêt. Le soleil monte. Baraquons. Osman s'inquiète *« c'est Zanussi ? aurait-il un problème ? »*. Hafez revient. Un chameau du troupeau de Ad Tayeb faiblit. Ils patientent encore un peu en arrière avant de l'égorger. Nous croisons beaucoup de nomades Kababich. *« par dieu ...c'est la plus grande tribu du kordofan... ils ont plus de troupeaux que toutes les autres tribus... et chaque troupeau compte plus de chameaux que tous les autres troupeaux de des autres tribus... »* A chaque rencontre, Hafez d'habitude friand de devancer le nouveau venu envoie désormais Zanussi, qui échange thé ou sucre contre lait de chamelle. Les nomades nous sont peu loquaces. Leur premier regard va au troupeau, le second aux armes, accrochées de façon ostentatoire sous les couvertures, qui laissent dépasser le canon sur toute sa longueur et la crosse *« comme ça ils ne savent pas combien nous en avons... mais les kababich... il suffit qu'ils en voient une... ils ne font pas de problèmes... et puis entre arabes... on fait pas de problèmes ! »* Le chameau chancelant doit subir la lame. Zanooussi repart en arrière, prêter main forte au dépeçage et découpage. Revient avec graisse et viande pour trois ou quatre jours. Trop conséquente pour prétendre une consommation fraîche dans la durée ; une fois le camp monté, la tranchons en longs lambeaux. Les branches du frêle arbuste qui nous abrite plient sous les guirlandes de chair brune. Hafez empile les selles. *« c'est pour les chiens du désert... il sentent la viande...viennent la nuit... si on est là... ils ont peur voleront pas ... »*

Douzième jour

Glissons sur l'horizon vierge d'une plaine blanche. Le vent forçit, froid. Il racle et soulève du dessus de la croûte de sable durci, de fines et assassines tornades lumineuses. Nos galabiyahs gonflent. Nous recroquevillons sur nous-même, refusons nos visages aux cravaches du vent. Hafez poste sa monture au Sud. Tire son poignard, sacrifie son imma blanche d'un coup franc, en enrobe sa Winchester, aussitôt rendue à sa besace. Les pâturages se raréfient de nouveau. Plus d'acacias, quelques herbes brûlées éparses affolent les chameaux de tête, peu gênées par la tempête. Les chameliers miment les ablutions de prière. Certains substituent le sable à l'eau, réservée au thé. La caravane pénètre un désert plat, immobile ; y prend des airs de Dino Buzzatti. Vus de l'arrière, les troupeaux progressent en bataillons successifs, encadrés d'officiers sans galons armés de fouets et fusils usés. Hafez semble commander une armée en déroute. Le froid frappe d'un coup. D'aucun n'avait prévu sa trahison. Mes quelques linges de fins coton prévus pour supporter l'enfer de midi gonflent sous le vent glacé. Marchons désormais également de jour en plein soleil pour nous réchauffer. Stoppons plus tôt la nuit, les bêtes refusent d'avancer dans son froid paralysant. Le mien baraque plusieurs fois de lui-même, tente de me descendre de dessus sa bosse avec sa mâchoire. Le fouet le meurtrit moins que le froid. Hafez injecte une drogue aux chameaux

enrhumés, dès que la morve coulée de leurs narines passe du blanc au vert . Dormons peu, abrités derrière selles et sacs, sous le vent, face au troupeau. Les chameaux tournent dos au vent, forment un triangle pointé vers lui. Le premier protège les deux suivants, et ainsi de suite jusqu'à nous.

Treizième jour

Au réveil une épaisse couverture de sable nous recouvre, annonce de douceur. Je ressorts mes caméras, enfouies depuis trois jours. Hafez me demande de baraquier. Son doigt me désigne les traces alignées en rangs obliques sur le sable. Mon Beshari marche en crabe. Il veut regarder.. Osman lui prête main forte à retourner le malade. La blessure sur l'intérieur de la patte confirme ses soupçons. Les empreintes de ces antérieurs lui traduisaient un frottement du tampon thoracique. *« ces bêtes n'ont pas l'habitude de marcher... elles paissent tranquillement depuis des années... nous on les fait marcher vite sans repos pendant des semaines... tu verras les plus faibles mourront comme celui du premier jour... d'un coup...! avant... on ne peut pas savoir... ! »* il plonge la main droite dans le sac de farine en plastique tissé qui lui fait office de besace. En ressort une boulette de graisse jaunie. Quelques vaisseaux coagulés trahissent les restes du premier sacrifié. Hafez étale l'onguent animal sur la plaie, considère le retard accumulé, saute en selle et part au petit trot.

Zanussi : *« j'ai vingt-sept ans... je sais lire et écrire... j'ai été douze ans à l'école coranique... je connais le kor'an par cœur tout le kor'an... je peux te le réciter en entier... ici c'est moi qui dirige la prière... j'ai déjà fait six fois la piste... Je suis garçon chamelier... depuis forobringa à la frontière téchad jusqu'à arguin... je gagne sept cent mille... avec ça j'irai deux mois... Bientôt je serai guide... je gagnerai plus... Je suis un neveu de " Osman " ... je vais sûrement marier une de ses filles par dieu... elle est belle... elle a des cheveux longs... j'ai vu ces cheveux... par dieu... longs comme ça ! »*

Tidjiani

« j'ai vingt-cinq ans... j'ai une femme un enfant... peut-être le deuxième est arrivé cette semaine... je suis de forobringa... à la frontière téchad... c'est la première fois que je vais sur la piste... ici je suis garçon chamelier... je gagne six cents... ça ira deux mois... après je retourne chez moi » Tidjiani surveille le troupeau même lors des pauses. Ne nous retrouve que pour partager l'acida. L'eau manque désormais. Elle ne sert qu'à boire, cuisiner et détendre le cuir, cousu en pansement sous les coussins des seules bêtes montées. Lavons les ustensiles avec le sable.

Ad Tayeb Bachir ad Tayeb Bachir Mounzir

"ici on ne dit pas kalash, on dit mangousto, toutes les kalashs s'appellent comme ça ici, mais les kalashnikov russes y en a plus beaucoup... seulement les chargeurs en banane... ce sont les meilleurs... et on peut y mettre deux fois plus de balles... les mangouto maintenant...elles viennent de chine... amérique... israël et allemagne... ai deux femmes... mon premier enfant viendra dans trois mois... j'ai une maison à nyala... une autre à geneina..... Je suis guide et escorte en même temps... sais pas lire pas écrire... ai fait la piste des quarante peut-être trente fois... j'ai trente deux ans... en tant que guide... c'est la deuxième fois... » Ad Tayeb parle peu, il agit, donne des ordres aux chameliers avec une assurance rassurante. Au moindre problème, on le consulte. Il ne court jamais, n'élève jamais le ton. Contrairement à Hafez, qui s'affaire à toutes les tâches, ad Tayeb se cantonne à celles de son titre de « *Rhabir* », guide. Il est responsable devant le tagir, de l'acheminement des bêtes jusqu'au marché de Daraw, vivantes et vendables avec bénéfice. Les chameliers maintiennent coûte que coûte, les bêtes en vie, y consacrent toute leur énergie, leur fierté, afin de les livrer aux bouchers du Caire quelques semaines plus loin. Exceptées les plus belles et fortes qui travailleront ou assureront la reproduction d'autres troupeaux, Toutes les bêtes, finiront ce long et pénible périple dans un plat égyptien. Elles mourront sous peu, mais de souhait, pas de suite, seulement une fois vendues sur les marchés de Daraw ou Biskesh et aux abattoirs du Mokattam.

Issa Awad AAhmed *« ai vingt-sept ans... suis rezeigat mahilia... première fois que je fais la piste des quarante... six cent mille livres... j'ai un frère... mon père a une seule femme... je sais pas lire... pas allé à l'école... »*

Quatorzième jour

Traversons plusieurs wadis très rapprochés. Leurs abords se confondent en une épaisse toile de sous bois touffus. Les conversations cessent. Les regards, percent les buissons d'acacias, inspectent les buissons, se croisent, s'écoulent, interrogent, confirment. Seul le cinglement des fouets accompagne les bruissement de fourrés. Les hommes s'activent à extraire le troupeau intact du labyrinthe végétal. L'agitation gagne. Les épines déchirent. Au sortir des derniers enchevêtrements de bosquets apparaissent quatre jeunes garçons juchés à cru sur de solides bosses. Ils m'approchent au trot rapide. Zanussi et Osman agitent leurs brides, coupent leur élan, campent entre eux et moi. Hafez galope à leur rencontre, se répand en vifs saluts, le buste encore en rappel sur la bride. Ad Tayeb et Mohamed stoppent la caravane à grands cris. Les chameliers encerclent les quatre troupeaux mêlés dans un tourbillon de poussière, leur interdisent le retour aux buissons. Hafez planté face aux quatre jeunes nouveaux venus découvre d'un mouvement du pied le canon de son arme. Le regard des Kababichs s'y attarde très furtivement. Hafez demande si leur famille campe près, s'ils cherchent des bêtes perdues. Quatre nouveaux hommes cette fois d'âge mûrs franchissent ensemble à leur tour la lisière et s'avancent vers nous. Leur regards nous fixent. Avancent au pas jusqu'à leurs cadets. Montent de grands Besharis rouges sur des selles de prix ouvragées. Des sacs en cuir épais de vache pendent sur chaque flanc. Le plus âgé des Kabbabichs demande à Hafez s'il possède du savon. Abbouch venu augmenter nos rangs se tord pour plonger son bras au fond de son sac de grain en jute, recousu en besace pour le voyage. En retire un pain presque intact, maquillé de poussière d'herbes sèches et de farine. Le Kabbachi referme ses doigts sur son butin, sans mots dire, tire sur la bride. Ses compagnons lui emboîtent lentement le pas du retour vers les acacias. Les quatre jeunes s'élancent aux abords, s'invectivent de surveiller leurs bêtes. Hafez lance « *rhallas... yalla !* » « *c'est bon, en route ! on comptera un peu plus loin...* » Regroupons toutes les bêtes, séparons les quatre troupeaux au marquage de chaque Tagir. Aucune bête ne manque, Reprenons nord-est. Le troupeau s'affole à la vue d'une végétation abondante, Hafez ordonne le campement. Toute la nuit résonne du bruit des mâchoires sur les ronces.

Quinzième jour. Ad Tayeb reste en arrière depuis ce matin. Cherche deux chameaux manquants au réveil. Abboucha et Mohamed nous quittent pour les puits d'un wadi proche. Montons tard dans la nuit. Durant toute la traversée nocturne du Qoz, Hafez tire régulièrement une rafale de deux balles traçantes rouges inclinée vers notre route. Ad Tayeb y répond à chaque fois d'un coup. Arrivé au but de la journée, Hafez tire une nouvelle rafale de deux coups cette fois à la verticale pour lui indiquer notre campement. Ad Tayeb répond cette fois d'une trace verte verticale. « *il sera là dans une heure, il a trouvé les chameaux !* » Lui avons gardé de la viande séchée du dernier chameau fatigué, pour compenser son jeune. Abboucha et Mohamed arrivent peu après lui, les outres remplies d'eau brouillée, mais fraîche. La saison des pluies est loin, les lits de rivières s'appauvrissent déjà, ils ont du pousser plus loin. Lever de pleine lune en plein bush. j'écris aisément à sa lumière en marge du campement.

Seizième jour.

Quittons à nouveau la steppe pour le désert. Un vent du nord glacial nous accompagne depuis trois jours les guides suivent sans dévier un axe nord-est depuis Nyala même par temps obscur ou ciel couvert. Les conversations se raréfient. De nombreuses heures de marche à pied réchauffent, malgré le sable. Progressons lentement. Hafez arrête souvent la caravane aux rares points d'herbages secs. « *demain nous serons dans le sahara* », répète-t-il chaque jour depuis cinq jours. Nous y sommes. Impossible de beaucoup photographier, la caravane n'attend pas. Le moindre arrêt sous le vent froid et le sable qu'il emporte retarde chaque halte. Le pauseur doit ensuite rattraper son retard. Arrivons au *Wadi al Malik*, la rivière du roi. Nous installons au sud de quelques arbres, à l'abri du vent. Photographié un Jeune berger Kababich puis son habitation, esseulés tous deux sur un plateau désert. Sa famille cultive un peu de sorgho et des pastèques, élève des moutons. Photographie des membres de la caravane de Ad Tayeb, tous Rezeigats, tous du Darfour Ouest. Croisons plusieurs familles Kababichs, éleveurs de troupeaux gigantesques autant de dromadaires que de moutons sur des plateaux, dunes immenses, désertiques. Hafez part à leur rencontre kalash au poing, je l'accompagne. La température baisse chaque jour. Seul le repas de rhada abrité au sud d'une dune, d'un rocher ou buisson quand il y en a, offre un peu de chaleur. Les chameliers ne cessent de s'affairer que pour manger et dormir. Il faut sans arrêt coudre un *rugga*, pansement de cuir sous les coussins des bêtes abîmés par la marche forcée ;

Préparer l'acida ; trouver du bois pour le désert lorsque nous passons un wadi ; regrouper le troupeau. Hafez a quitté la caravane hier pour tenter de retrouver un dromadaire de Mounzir. Un tagir a prétendu en voir un marqué du signe " min " des Fadil, acheté au marché de Dongola. Halte au lit d'un wadi nom loin d'Amrat el Cheikh. Désert plat, grosses dunes de sable ou roche. Hafez rentre bredouille. Le chameau qu'il devait ramener est mort. Il n'a pu que constater la marque sur le cadavre.

dix septième jour

Longeons le Gebel el Aïn depuis ce matin. Son immense plateau nous surplombe de loin, orienté dans l'axe de notre marche. Le vent redouble de violence. Les heures matinales connaissent depuis déjà plusieurs jours son du souffle. Les hommes marchent trois ou quatre heures dès l'aube pour combattre le froid. Avons de nuit quelques quatre heures, les coussins des bêtes souffrent de plus en plus. Les pauses " rhada " sont désormais entièrement consacrées à leur coudre des pièces de cuir. Des bêtes mortes jonchent le sol. D'ailleurs la mesure des efforts produits. Les chameaux affrontent un grand froid inhabituel, une nourriture rare à l'exception que l'eau et une quinzaine d'heures de marche forcée quotidienne.

« un jour... mon chameau n'avait pas bu pendant une semaine... quand il a senti l'eau... je n'ai pas pu l'arrêter... il a trotté comme un cheval pendant vingt kilomètres... »

Pause au pied du Gebel el Aïn.

Dix huitième jour

Hafez a quitté le camp tôt ce matin à la recherche d'un chameau supposé manquant au comptage pourtant correct. Abbuch a s'est lancé en retraite à sa poursuite une heure plus tard, réalisant puisque nous avons le compte de bétail, que les traces suspectes aux abords du bivouac provenaient certainement de la visite nocturne d'un animal d'une famille Kababich alentour. Attendons épuisés leur retour, sur un axe de passage obligé, entre les flancs du Gebel et des reliefs de sables élevés. Le froid nous pénètre tous. Sa vigueur m'interdit images, et notes. La nuit n'épargne personne. Aucun de nous ne dort. Un vent puissant et glacial se lève du nord au couchant, qui nous recouvre tous de sable au matin. Reste un peu de viande séchée de chameau et de mouton. La découpons dans la sauce de l'acida.

Dix neuvième jour

Hafez a cuisiné des beignets sucrés avant le réveil de la troupe. Nous ne nous arrêtons plus comme précédemment pour boire un thé et laisser paître. Les touffes d'herbes se font rares. Avançons sur un désert varié sans végétations. Tantôt plaine ondulée de sable, tantôt caillasse que nous évitons tant que faire se peut. Hafez tarde. Avalons le rhada tandis que les bêtes profitent d'un pâturage opportun. Les palabres durent les quelques minutes du repas et du thé, chacun reprend sa tâche. *« pour profiter du désert... il faut y marcher tête découverte ...de nuit... »* Ad Tayeb m'attire vers un chameau nouveau-né fraîchement tombé au sol. *« nous devons l'abandonner ici...même pas un kababich à qui le donner... sur la piste... Impossible de l'emmener... »* Parcourons les flancs du Gebel une partie de la nuit, les bêtes refusent souvent d'avancer, celles montées barquent sans prévenir.

Comme désormais chaque jour aux heures saintes, tous les chameliers s'affairent à coudre les ruggas sous les coussins des bêtes. Le vent s'apaise, nous permet de progresser plus loin dans la nuit sans cette sensation d'immersion dans le froid. Première journée sans couches superposées de tissus autour du corps. Forçons les contreforts du Gebel el Aïn par une faille sablonneuse. Progressons sur un immense plateau sans relief. Croisons la trajectoire d'une silhouette blanche Plantée seule au milieu de nulle part. Ses faibles enjambées poussent vers l'Est un banc de moutons muets et un âne famélique, soumis à la houle. La forme humaine stoppe, nous campe. Les dromadaires de tête le contournent, roulent un moment leur cou vers lui, le toisent vaguement, reprennent leur cap, indifférents. La file des suiveurs le coupe de son cheptel en dérive. Le berger peine à parler plus fort que le vent à travers ses couches d'étoffes. Il défait son imma, lève la tête entre ses mains, échange avec nous de longs et répétitifs saluts. La lumière intense souligne ses yeux clairs, révèle les traits d'un Kabbachi. Il conduit ce troupeau au marché de Umdurman à cinq semaines à pied d'ici. Hafez vide son outre dans la sienne Les guides se cotisent et lui achètent un mouton, aussitôt égorgé. Rattrapons la caravane.

Vingtième jour.

De très hautes dunes caressent notre épaule gauche depuis ce matin. Nous les contourmons systématiquement par l'Est, parfois même Sud-Est. Risquer un cap ouest nous écarterait peut-être trop longtemps du Nil. *« les dunes... par dieu c'est l'enfer... on y perd toujours des chameaux...c'est trop difficile pour eux... trop de fatigue... le sable mou est difficile... Il y a beaucoup de nouvelles dunes...Il y a beaucoup de vent ... les dunes changent... si tu y vas tu ne vois plus l'horizon ... tu ne sais pas ou ça s'arrête ! »*. Nous engloutissons la nourriture, surtout la viande. Celui qui ne suit pas la cadence mange moins que les autres. Hafez excite la reprise après chaque pause, pressé d'arriver à Backry. Il se poste systématiquement en avant et à droite du troupeau, d'ordinaire "la" place du guide, du chef. Le vent du nord faiblit suffisamment pour profiter d'un peu de chaleur solaire vers midi. Nous progressons ainsi plus longtemps de nuit, pour rattraper deux à trois heures de marche. Soudain en pleine obscurité sans lune, nos montures gravissent, plongent, remontent, redescendent, tournent dans un manège de sable mou. Les silhouettes des chameaux se détachent en ombre chinoise, aux crêtes des dunes, jouent aux chimères invisibles aux creux. Nous sommes surpris, en flagrant délit d'égarement par des dunes inattendues. Il est trop tard pour changer de cap, impossible à éviter. Nous Traversons les sites d'immenses volumes impalpables, de rochers hauts perchés, intouchables Campons à tâtons au centre d'un cirque de collines noires. Aucune entrave de trop... La lune apparaît.

Vingt et unième jour

Nouvelle halte fourrage à la vue d'herbes éparses. *« nous posons ici pour que les chameaux mangent un peu... après...plus rien...c'est le désert... plus d'herbe »* L'allure s'accélère de nuit... entre le crépuscule et les premières lueurs d'étoiles. la lune offre la lumière de son décroissant de plus en plus tard Nous donnons du fouet, crions, pour maintenir le troupeau groupé. Nous n'avons plus vu la moindre touffe depuis deux jours. Les derniers misérables herbiers affolent le premier troupeau, mais ne rassasient pas plus de deux bêtes. Désormais, plus que du minéral, en bloc ou poudre. L'approche de Backry excite les esprits, les chameliers de Hafez chantent, envoient des cris de joie aux faibles lumières visibles du Nil. Hafez colle sa monture à la mienne *« tu vois ces deux étoiles devant nous ? désormais c'est l'axe de backry... avant nous avons d'abord suivi sont depuis nyala jusqu'au gebel el ain ensuite plein nord, amta ! depuis trois jours nous posons ces deux-ci sur notre épaule gauche!... c'est plus facile la nuit... surtout dans le désert... les dunes bougent, il n'y a pas beaucoup de montagnes pour se repérer... demain nous mangerons le rhada à backry... nous mangerons la gourassa de fatima el nour s'il plaît à dieu !... »* Des dunes imprévues barrent à nouveau notre route. Hafez rage. Il nous y engage à nouveau. Les chameliers ralentissent l'allure. La caravane se décompose mollement en de multiples processions de fantômes effilés. Les dômes s'épuisent, Le pari de Hafez paie. Campons au creux sud d'une grande dune isolée.

Vingt deuxième jour

Le troupeau de Hafez doit se séparer des trois autres. Jama'oun est aux avant-postes loin devant, il ne veut pas passer par Backry. Il préfère avancer plein nord. Malgré les doléances de tous. Je les laisse à leur cap et marche à pied en direction de la maison tandis que les troupeaux profitent du fourrage faible du Wadi asséché échoué en direction du Nil. J'avance seul en marge du troupeau qui disparaît peu à peu sous l'horizon étale. Le vent s'est tu. le sable sourd boit l'écho de mes pas. La chaleur retrouvée s'immisce sous ma crasse. Le temps se déforme à chaque nouveau mirage. Je piétine mon ombre. l'horizon vacille toujours. je bois bientôt l'eau du Nil. Je reconnais une dune, celle qui cache l'école. j'approche. Une autre dune moins hautaine lui succède. Elle découvre l'école, puis les maisons proches. La digue abandonnée. l'école est juste derrière. La suivante est plus haute. puis c'est la bonne. Je suis à Backry dès que je l'ai franchi. Le mausolée des Fadl, sa coupole vert-de-gris, je suis presque à Backry. Un homme s'élançe hors du coma qui le plaquait accroupi au mur de sa maison, *« salam... approche...salam... approche... bois de l'eau... bois »*. Sa femme quitte un instant ses linges, plonge une gamelle dans une des cruches en terre que l'homme me tend d'un sourire accueillant. *« il fait chaud... bois... bois encore... entre... sois le bienvenu... assieds-toi... repose-toi... c'est le temps de Rhada... manges... sois le bienvenu... »* L'eau froide réveille mon corps mécanisé. Je lui indique La tache blanche au pied des palmiers au loin, que Je vais rester là chez Fatna el nour quelques jours. je traverse les cultures de Foul. Fatna s'étonne à peine de me voir passer la porte de derrière. Ni les deux inconnues assises auprès d'elle. J'annonce l'arrivée de la caravane, elle comprend *« par dieu... par dieu... il n'y a qu'un dieu... mahomet est son prophète... de nyala ...en chameau... par dieu cloud...il n'y a qu'un dieu... veux-tu manger de la gourassa ? »* Je la dévore, aussi épaisse que dans mes pensées. J'y ajoute le jus d'un citron, de

l'huile d'arachide, du sucre. Des rafales annoncent l'arrivée de Hafez. Suleiman, l'homme de maison surencherit. Fatna anime le feu, pique la pâte, remplit la bouilloire, arrange son tobe, plisse les yeux par la porte de derrière : « ... ils vont avoir faim... dieu est grand ! »

BACKRY

Vingt quatrième jour

Le troupeau paît sur la presque île face à el Bakry. Mounzir arrive de Khartoum, Fatna le salue en mère soucieuse, bien qu'il semble l'ignorer, il n'a d'yeux que pour le pitoyable troupeau. Mounzir piétine, secoue la tête, maugrée. Les bêtes n'atteindront pas toutes la frontière dans cet état.

Personne n'avait prévu le froid, « *hafez n'y est pour rien, ni personne, c'est dieu qui l'a voulu !* » Dans quel état la caravane suivante arrivera t-elle ?

Le peu de bêtes capables de rallier le nord l'incite à attendre. Il constituera un convoi avec un choix des bêtes les moins affaiblies des deux caravanes.

Le prix du dollar au Caire incite à la patience, vendre trop vite à un cours bas perdrait de l'argent. Seulement deux cents têtes partiront dans cinq jours, pour passer la douane avant mercredi, seul jour ouvrable du bureau de Dongola. Temps de toilette et nourritures fraîches à volonté. Sommeil.

Vingt huitième jour

Hafez « *je veux marier une des deux filles de safina... elles sont belles ! ...belles ! ...laquelle préfères-tu... je vais en parler à mon père en rentrant au pays... Il y a deux ans j'ai déjà essayé mais ils ne veulent pas que je marie une fille non rezeigat... une kabbachia... peut-être... mais pas une non-arabe... mais comme il pense à une fille là-bas... peut-être que comme deuxième femme il sera d'accord... elle a quatorze ans... mais si Mohammed est d'accord... je ne pourrais la marier que dans deux ans... d'abord je devrais lui acheter des vêtements dès maintenant... des huiles pour les cheveux... parler argent avec son père... payer le prix... mais si je me marie avec elle...le mariage se fera ici dans son pays... ensuite directement on ira vivre chez moi dans mon pays... Il y aura des centaines de chevaux... et beaucoup de mangoustos peut-être deux cents... ça sera une très grande fête !* »

Les escortes reprennent le chemin du Darfour.

Hafez se détend pour la première fois depuis trois semaines. Il m'appelle à l'aide, devant une guirba à demi pleine. J'enroule une des deux bretelles de peau autour de mon cou, et tend la gorge de l'outre ouverte. Hafez y plonge deux puis quatre, enfin dix poignées de farine de sorgho. « *Marissa ! ... tu te souviens... à misterih'a ... tu en as bu...à la fête... c'est comme de la bière... c'est doux... dans une semaine ça sera prêt !* »

Vingt neuvième jour

Plein nord. Hafez laisse arme et hidjabs à Backry. Longue mer de cailloux. Longeons la piste carrossée de Dongola loin en marge du fleuve. Hafez ne commande aucune pause. Il a donné rendez vous à Ad Tayeb à la douane. Aucune végétation, le troupeau progresse lentement.

Trentième jour

Caillasse. Progressons lentement, longuement.

les lumières de bande fertile à l'est semblent toujours proches

La caravane pousse tard jusqu'à Dongola.

DONGOLA

Trente et unième jour

Une trentaine de troupeaux accumulés attendent le tampon des employés des douanes. Les guides s'accumulent au bureau des préposés au visa Égyptien. Des tagirs en route pour le bateau de Wadi Halfa vers Daraw Inspectent leur capital. Nous grossissons un vaste camp. Les chameliers cousent des ruggas une large partie de la journée, abreuvent les bêtes le long d'un canal aménagé. Une expédition en ville améliore l'ordinaire.

Quittons Dongola au couchant. Longeons la banlieue ouest de la ville, de vastes zones de décharges de déchets se succèdent.

Trente deuxième jour

Contournons une zone massivement irriguée, de canaux construits.

Nous éloignons du Nil . Passons une banlieue silencieuse. Maisons , puits , cultures abandonnés.

Trente troisième jour

Longue journée de marche dans des paysages lunaires, touchons parfois des rives du Nil de l'œil. Hafez pointe un monticule loin devant... « *tous les guides connaissent cette montagne elle les amène du désert au pied des ruines du fort... au seul point d'eau de la semaine... il y a longtemps avant... cent ans ...peut être cent cinquante...ali bersi a battu les anglais ... ils ont appelé la montagne de son nom* » Le point n'offre pas l'eau espérée, pas d'autre accès qu'une marre verte croupissante. Les bêtes se font prier à tourner le dos au fleuve proche, parfumé, insaisissable. « *tu connais Mansour Abu Safita le célèbre commerçant de El Fasher... l'an dernier... il a perdu deux cent chameaux... le rhabir est tombé malade... il a perdu la piste... il n'a pas trouvé les puits... ils sont tous morts de soif* »

Trente quatrième jour

Hafez m'entraîne à l'écart « *je veux te montrer une maison... très vieille... tu verras... avant le père du père de mon père... ça a peut-être deux cent... peut être trois cent !* »

Les ruines du temple de Soleb, se dressent fièrement au milieu d'habitations. Nous baraquons devant le site manifestement en restauration depuis peu. Hafez pénètre le premier dans l'espace architectural à ciel ouvert, nous contemplons agités les grandeurs du lieu. Je traduis à sa demande des graffitis non arabes. Les cicatrices grossièrement creusées dans le calcaire des colonnes sous des noms d'anglo-saxons juste à côté de hiéroglyphes le stupéfie. Mille huit cent trente huit et mille huit cent quarante lui semblent hors d'âge, bien plus que les trois mille ans que je lui propose, nous séparer de la construction, « *... avant Mahomet ?...* »

Un peu plus loin, Hafez me guide vers des tombes accumulées, entassées en sous-sol, apparemment pillées puis officiellement fouillées de troupes anglaises décimées. Hafez se tranche le cou du pouce pour mieux illustrer la défaite britannique.

En chemin pour rattraper la caravane, halte auprès de quelques mahassi « *qui creusent un trou dans le désert* ». Hafez repère la cargaison de dattes dans leur carriole, leur en achète deux chowall de mi-sèches « *c'est pour ma mère... Madriti... là-bas dans le Darfour... pas de dattes... alors on les mange comme un événement !* »

Trente cinquième jour

Halte matinale près de l'île Saï, à Toshka. Les rives du fleuve restent inaccessibles, mais un marchand connu des chameliers vend du fourrage. Il nous offre une chèvre aussitôt égorgée cuisinée dévorée. Les bêtes maigrissent rapidement, leurs côtes apparaissent plus chaque jour, leurs cuisses saillent. Beaucoup trébuchent, les cadavres disloqués tapissent les paysages que nous traversons. L'animal meurt toujours quasiment toujours dans la même position, tête repliée sur l'abdomen. Les os blanchis se repèrent de très loin. Un squelette démantibulé, os éparses indiquent une mort de fatigue, dès lors les chameliers s'autorisent à emporter la viande. Ils ne mangent pas les bêtes malades. Le cou tendu en arrière laisse apparaître une saillie dans la peau sèche tendue elle-même sur les os. La trace des derniers moments de vie, celle de la lame.

Trente sixième jour

Halte au zénith. L'avance prise au réveil me permet de grimper sur un monticule caillouteux. J'y attend la caravane. Le nord-ouest découvre le désert libyen. Il souffle froid et fort. L'est rocheux laisse poindre une bande lointaine rectiligne horizontale. La lumière intense brûle toutes couleurs. Je suppose une verdure entre deux reliefs à l'est. Au sud se profile la méharée tardive de Hafez et Zanussi en quête d'eau. La caravane ne halte qu'un quart d'heure, Hafez accueille ma redescente d'un verre de thé, nous trottons pour rattraper.

Trente septième jour

Les chameliers marchent beaucoup, les cadavres balisent la piste, ne n'apercevons plus le Nil

Trente huitième jour

Traversons une étendue de dunes usées jonchée de minéraux de couleur ocre rouge, de formes fluides, comme saisies après fonte, de formes molles. Arrivée aux rives du lac Nasser en fin de journée. Une lumière rouge, envahit l'espace, gagne le sol.

La ruée vers l'eau se fait en douceur. Une bande de trois cent têtes inclinées pompe en silence. Les hommes plongent leurs mollets dans la vase se rangent désordonnés et fourbus vers l'est. Les

autres se gonflent à nouveau. La monture de Hafez s'enlise jusqu'à l'aine. Incrédule comme un chameau, indocile aux gestes salvateurs des chameliers, elle braille impuissante tente de les mordre. Une fois bâillonnée, sept hommes viendront à bout de sa grotesque posture. Campons a portée des leur d'Arguin. des sons glissent du miroir du lac Nasser, nous partagent la vie de Wadi Halfa...de l'autre côté.

Trente neuvième jour

le préposé aux affaires sanitaires passe les troupeaux en revue, « *celui-ci est malade* » lance-t-il à Ahmed. « *Je ne peux pas le laisser partir....* » « *.....Il n'est pas malade...seulement fatigué...un peu d'eau et de graines lui donneront de l'énergie jusqu'à daraw* » « *Je te dis qu'il est malade...si tu veux je te l'achète deux cent cinquante mille !* » Hafez suit de loin la manigance du fonctionnaire, habitué aux manœuvres des sujets de Bachir « *ils en récupèrent comme ça un peu dans chaque troupeau... les nourrissent au bord du lac puis les envoient vendre en Egypte...ils font beaucoup d'argent...et vite... pas bon... tous... ils sont comme ça... si on refuse... ils interdisent le passage en égypte... si l'animal est trop faible...il meurt ici... sinon un de nous le ramène à dongola ...à pied.* » La caravane passe le vingt-deuxième parallèle frontalier de l'Egypte, escortée par Hafez , Ahmed et des chameliers égyptiens. nous ne sommes pas autorisés à fouler le sol égyptien. Patientons installés dans des cabanons en dur. A l'écart d'Arguin. Trente familles réduites animent l'espace, tenu par une trentaine de militaires et fonctionnaires. ARGUIN

À l'aube du Quarantième jour Un camion cale devant le barbelé surveillé par des Camel-Corps égyptiens. Hafez en jette des sacs remplis de paquets. Des bonbons pour ma mère, de la corde de chanvre, du coton, des gellabahs, tapis en plastique tressés.

Mohammed Moussa Assaksouk

« je suis rezeigat... je suis de ostari... demi jour de chameau... à l'ouest de saraf 'Omra... j'ai trente-six ans...c'est ma première caravane...mon père a deux femmes...j'ai quinze soeurs et dix frères, de geneina à la frontière égyptienne, je gagne huit cent mille guinées, ça fait un mois pour la famille quatre frères sont allés à l'école, mais tous travaillent, certains à geneina, ceux qui écrivent. Garçon chamelier c'est un travail pénible, mais je le ferai encore, c'est pas bien payé, mais je le fais pour bouger, je veux voyager dans un pays où je gagnerai de l'argent, beaucoup d'argent; ma femme a vingt-cinq ans, j'ai deux filles et deux garçons ils vont tous à l'école, bientôt, je marierai une nouvelle femme, et encore d'autres, parce que je veux avoir beaucoup d'enfants, vingt, vingt-cinq, ma prochaine femme a douze ans, elle me donnera des enfants plus tard, il me faut de l'argent pour l'épouser... »

Barhit Hammal Mohamed

« donne-moi des médicaments pour baiser sans avoir des enfants, on en trouve à el Obeid mais c'est cher et ça dure que quinze jours, moi je veux pas d'enfants, j'en ai déjà quatre ça suffit...j'ai une amie mais si on baise elle aura un enfant et j'aurai des problèmes la police m'attrapera. »

Ad tayeb arrive par un autre camion. Un dromadaire en descend. Les égyptiens n'ont pas acceptés les excroissances aux articulations.

Amid Ahmed Ali Djileida

« je viens de nyala...quartier ryiad... je suis guide... tu peux me trouver au magasin au souk de nyala... tu demandes youssef... tu téléphones à ma soeur zahara ahmed ali djileida... sa maison est juste à côté de celle de Youssef...Youssef viendra me chercher ... »

© Claude Iverné / elhour

Lexique

- Acha / Repas du soir traditionnellement composé pain (aiich) au lait sucré
- Acida / Purée soufflée, généralement de millet.
- Besharis / Race de dromadaires ; grands, forts et beaux, du nom de la tribu qui les élève à l'Est Soudan.
- Foul / Fève / Salade a base de fève.

- Gebel Abyad / Montagne blanche
- Gellabia et Gellab / Gelaba, robe légère pour hommes
- Guirba / Outre en peau de mouton
- Hidjabs / Versets du Coran enfermés dans un étui de cuir, portés pres du corps en porte bonheur
- Gourassa / Galette épaisse de farine blé
- Immas / Longue bande de voile blanc roulée autours de la tête des hommes.
- Kabbachi / Homme de la tribu Kababich
- Kababish / Tribu du Kordofan Nord
- Rezeiguiya / Femme de la tribu Rezeigat
- Rhabir / litt : Expert / Guide, chef et escorte de caravanes.
- Rhada / Repas de début d'après midi
- Séroual / Tenue composée d'une tunique et d'un pantalon au genoux.
- Tagirs / Marchands/
- Thoffas / coussins de cuir interposés entre la peau du dromadaire et la selle.
- Wadi / Cours d'eau asséché
- Zaghawya / Femme de la tribu Zaghawa
- Zeyadeya / Tribu du Darfour

NOTE : L'auteur a fortuitement ôté les majuscules et orthographié indifféremment certains mots restitués depuis l'oralité